

Charles-François Landry

19 mars 1909	Naissance de Charles-François Landry à Lausanne. Son père est neuchâtelois, sa mère vaudoise. Deux sœurs.
1919-1927	Études au collège classique et cantonal de Lausanne. Il lit avec avidité Alain-Fournier, Gide et Albert Salamin, et fonde une revue étudiante, <i>L'Œuvre</i> .
1929	Landry part de Lausanne pour le sud de la France. Séjours à Villeneuve-lès-Avignon, Nîmes (où il terminera ses études), Aix-en-Provence. Il débute dans les lettres par un recueil de poèmes, <i>Imagerie</i> .
1930	Landry fait la connaissance d'Yvette Benoît, qu'il épousera.
Novembre 1931- printemps 1932	Premier séjour à Paris.
Octobre 1932	Mariage avec Y. Benoît.
Février 1933- mars 1934	Deuxième séjour à Paris. Difficultés financières, liées à la grande crise de l'emploi, à la suite des événements de 1929.
Mars 1934- octobre 1935	Pougnadoresse, à quinze kilomètres d'Uzès, dans le moulin Mercier.
Octobre 1934	Naissance de Claire.
Octobre 1935- février 1936	Atteint de pleurésie, Landry est soigné à l'hôpital d'Uzès.
Mars 1936	Pneumothorax, pratiqué en Suisse. L'industriel et ami des écrivains et des artistes, H.-L. Mermod, en prend la charge.
Été 1936- juillet 1940	Retour à Uzès, où il est admirablement soigné par le docteur Villaret.
Automne 1938	Thoracoplastie, effectuée en Suisse.
Printemps 1939	C.-F. Landry prononce, en Suisse, une série de conférences sur « La campagne française ».
1940	Après l'armistice, Landry retourne en Suisse. La période provençale de sa vie s'achève dans le

	bruit des bottes et en compagnie de la maladie qui ne le laissera plus en repos. Mais quelques consolations littéraires adoucissent cette vie mouvementée: <i>Diégo</i> obtient quatre voix au Goncourt, une nouvelle, <i>Coupe du monde</i> , est récompensée par le prix de la Revue suisse romande et Landry reçoit le prix Schiller (qu'il aura à nouveau en 1944 et 1947).
Printemps 1941	Le divorce est prononcé entre C.-F. Landry et Y. Benoît. Landry propose de lui acheter la Tour Négroponte à Saint-Siffret (proche d'Uzès), où elle aurait vécu en compagnie d'un chat et d'un géranium!
1942	Second mariage, avec Isabelle Gaudin.
1943	Prix de La Guilde du livre. Dans la revue <i>Confluences</i> , Landry publie un important article sur les problèmes du roman et du romancier.
1947	Grand prix littéraire de la Littérature rhodanienne.
1949	Naissance de Philippe, dit Pompon.
1951	Prix Veillon pour <i>La Devinaize</i> , un de ses plus attachants romans.
1952	Landry s'installe au château de Glérolles, où il habitera jusqu'à sa mort.
1954	Grand prix du roman des Amitiés françaises, qu'il partage avec Gilbert Cesbron.
1959	Prix Chatrian.
1960	Grand prix C. F. Ramuz.
1968	Prix mondial Paul Gilson, pour <i>Mon pauvre frère Judas</i> , oratorio radiophonique. Landry est atteint de la maladie de parkinson et doit être hospitalisé. Il ressortira très affaibli physiquement, et le docteur Fernand Cardis, qui l'a patiemment soigné, lui prescrit un excellent remède: écrire.
23 février 1973	Landry – on ne dit plus Charles-François Landry – meurt à l'hôpital de Vevey où il avait été transporté à la suite d'un malaise.

(Source: *Diégo*.
Le Mont-sur-Lausanne: Éditions Ouverture, 1993)

Charles-François Landry

Le Merle de novembre

Roman



Cet emblème représentait la devise de C.-F. Landry



camPoche

Le Merle de novembre
a paru en édition originale
à La Guilde du Livre, à Lausanne, en 1942

L'édition de référence, pour cet ouvrage,
a paru aux Éditions Gallimard, à Paris, en 1946

Le Merle de novembre,
trois cent quarante-troisième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le soixante-treizième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Philippe Landry,
de Janine Goumaz et de Betty Serman
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-381-9
Tous droits réservés
© 2014 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À Marie-Madeleine,

*Les petites filles ont besoin
d'un monde plus beau que le nôtre.*

I

IRÉNÉE regardait à gauche, puis à droite, puis, sans même qu'il le sût, devant ses pieds. Chaque coup d'œil ne durait certes qu'une fraction de seconde, mais ensuite, et selon l'importance des choses vues, la pensée se répondait à elle-même, durant un temps plus ou moins long. Ainsi, lorsque Irénée regardait devant ses pieds, la pensée ne suivait pas. Certes, il faut savoir où poser le pied, mais il y a si longtemps qu'on n'est plus cet enfanton hésitant, qui n'ose aller seul, en quelques pas chamboulés de matelot, jusqu'aux bras ouverts de la maman ; les pieds savent se choisir un chemin ; c'est à peine s'ils ont besoin de l'œil ; ils iraient, ils ont été tant de fois, même de nuit. Il a fallu marcher aussi, en portant avec soi, et tout neufs, comme des brûlures, tant de malheurs... Non, les pieds n'ont guère besoin du regard. Ils font leur dur métier de pieds, hésitant un peu, pour mieux poser, comme le pas de nos mulets.

Lorsque Irénée regardait le talus ou la pente, la pensée faisait écho, longuement.

Il y avait encore, sous des buissons brûlés d'hiver, des morceaux de neige, humble et salie de tout ce qui tombe du ciel, de tout ce qui vole avec le vent. C'était une neige frangée de brun, saucée de

terre, et sans éclat, comme un morceau de sucre mouillé.

Irénée revoyait le pays tout entier pris dans ce silence extraordinaire qui tombe à tout petit bruit, pendant des heures, et parfois même pendant une nuit, un jour, et encore une autre nuit. La neige qui tombe fait du bruit. Il avait dû savoir cela, tout petit, et puis, il l'avait oublié, comme un des beaux secrets de l'enfance ; et plus tard, il l'avait retrouvé, à trente-huit ans, une fois qu'il était seul.

La neige fait un tout petit bruit en tombant. C'est bien plus discret que les mille petits becs de la pluie, qui picore une toiture. Dans le fenil, celui qui entend la pluie se sent homme et se sent chez soi. Dans la chambre du haut, celui qui entend la large et belle pluie nocturne se sent assuré de sa vie. Mais la neige... Celui qui en découvre le mystérieux frôlement, il faut qu'une douleur l'ait écorché ; il faut qu'il ait les nerfs tout à nu ; et lorsqu'il peut entendre ce bruit à peine chuchoté, il ne se sent pas homme, comme celui qui écoutait la pluie sur sa toiture, il se sent seulement un petit tas de chair, menacé de partout. Le ciel qui neige est implacable. La neige qui tombe est légère, mais elle a tout son temps pour tomber. C'est dans de tels moments qu'un homme peut sentir l'écrasante patience du monde.

Irénée touchait à cette vieille découverte du bruit de la neige. Il voyait alors bien d'autres choses encore, d'un coup. Le souvenir est toujours appelé par un détail de rien, une odeur, un petit bruit, trois notes, un bout d'étoffe. Il voyait ce qu'il avait fallu

souffrir dans cette trente-huitième année, et dans les années précédentes, pour en arriver à entendre le si mince bruit de la neige.

Et tout en marchant, il relevait assez fièrement les épaules. L'être est ainsi fait qu'il se sent plein d'une fierté tardive, lorsqu'il repense à ses vieux malheurs. Irénée se disait obscurément : « J'ai tenu. Je suis encore là. Plus de quatorze ans ont passé depuis et me revoilà, solide au poste. » Il est doux de se retrouver soi-même, compagnon fidèle, et deux hommes dans un seul homme dialoguent tout au long d'une vie, l'un geignant, et l'autre lui donnant des bourrades, par courage : « Allons, vieux, nous tiendrons ! Allons ! Allons !... »

Irénée revenait furtivement à sa vie passée. Il était prudent. Il ne se racontait pas ses vieux malheurs. Il y faisait juste allusion, pour se sentir mieux aujourd'hui. Il évitait de voir en face les cicatrices. Mais une chose était bien claire. Il pensait avoir tiré une leçon de tout ce qu'il avait souffert. « À tout le moins, pensait-il, j'ai eu la chance d'en réchapper... Jamais plus, je n'y serai repris. »

Puis, il donnait un coup d'œil à la pente. Le sentier longeait parfois un bon à-pic puis rentrait dans une pente, bien inclinée, comme une toiture, et l'hiver en avait laissé l'herbe jaunie, qui se rebellait par touffes, comme une tignasse.

Irénée voyait au-dessous de lui la forêt, grise, mais d'un gris qui ne trompe pas un bon œil ; d'un gris qui déjà s'éclaire et se fonce, ensemble du miroitement des écailles, et du brun des bourgeons.

Dans les pentes vides, aussi, le ton était indécis, bien avant le vert, mais promettant le vert. Le torrent avait un lit beaucoup trop large pour lui, et blanc, vu d'en haut. C'était tout gravier. Le premier printemps ne donne pas d'eau. Il faudra la fonte, très haut, sur les montagnes. Mais dans les vallées, bien que la terre soit comme une éponge et que l'eau brille un instant, là où le pied vient de poser, les champs gardent pour eux toute leur eau de fonte, jalousement.

Alors, avec ces quelques indications, Irénée se sentait engagé dans tout un programme. Un homme qui a vécu voit ce qu'il voit, mais, de surplus, ce qui ne se voit pas immédiatement par les yeux. Puisque ici la forêt promettait le bourgeon, puisque dans la terre trop pleine d'eau la petite salade déjà pointait, sûrement qu'en bas, dans les coteaux pierreux, la taille pressait.

«Ce qui est beau dans la vie, se disait tout subitement Irénée tiré au loin par ces vignes entrevues, ce qui est beau, dans la vie, c'est qu'on est tout entier dans plusieurs affaires tout à la fois.» Il éprouvait une joie confuse mais forte, de se dire s'il était sur le sentier, qu'il s'en allait au village, et, dans le même temps, qu'il avait été cet homme souffrant dans son cœur quatorze ans plus tôt, et cet homme qui, dans quelques jours, n'ayant plus que la chemise aux épaules, et la flanelle dessous pour essuyer la sueur, serait penché sur les souches.

Il voyait par avance la porte de la *capite*, quand il y mettrait la clef. On retrouve les choses. Et de plus, elles sont toujours neuves. Il y aurait une touffe

de mouron bleu dans la muraille, un lézard auprès des feuilles sèches, au pied du mur, des mouches lourdes encore, la ferrure serait chaude, quand la main glisse la clef, et que le dos de main appuie contre la garniture du trou... Et sous la porte poussée, il y aurait une trace humide, un peu de sciure de *gourgoussons*, et des cloportes qui se roulent en boule.

Il savait quelle fierté un peu triste le prendrait, quand il ressortirait de la *capite*, un sécateur en main, et que, durant un instant, il demeurerait sur le seuil à voir dans le contre-jour toutes ces souches qui attendaient l'homme, pour ne pas dégénérer, pour ne pas s'en retourner à vigne demi-sauvage d'abord, et à vigne tout à fait folle, ensuite, si on leur en donnait le temps.

Il reverrait, dans son geste, le geste du père avant lui. Le geste de tous ces vieux qu'il avait vus, gamin, sortir de leur cabanon de vigne, et s'attarder un instant sur leur seuil, comme il le ferait. C'est qu'un jour vient, pour chacun, où la vie se lit mieux, et où celui qui taille sa vigne cesse de dire « ma » vigne. À partir de ce moment, il ne dira plus jamais « ma » vigne, mais seulement, je vais à « la » vigne. C'est devenu, pour celui qui le comprend, une entité : *la vigne*, comme on dit *le travail* et plus *mon travail*. C'est devenu *la vigne*, cette terre plantée de souches, bordée de murs, et que le père avant nous appelait modestement « la » vigne, et que le grand-père avant lui appelait « la » vigne, avec ces renoncements qui ne manquaient pas de grandeur, mais qui sont surtout la soumission apprise.

Irénée sourit tout en marchant. Lui aussi avait dit, durant des années et des années, « ma » vigne, « mon » vin. Il savait, maintenant, qu'on ne doit utiliser le possessif que pour des choses mortes ; mon bois, mes casseroles... Le reste ?... Eh bien, le reste nous échappe. Dit-on : « mes » mouches, « mes » lézards ? Il faudrait aussi dire : « ma » grêle ? Tout le reste donc vient de Dieu... Il avait aussi cru pouvoir dire (et, de toutes les souffrances, c'est la plus grande), « ma » femme. C'est la malédiction de l'homme : tout ce qu'il aime lui échappe. Cette femme donc il avait fallu tant souffrir, sachant qu'elle n'était pas à lui seul ; et ensuite, quand elle aurait compris (disait-elle), c'est un petit coup de froid après une petite sueur, et c'est aussi un petit tertre d'herbe.

« Je me demande, disait-il aussi tout en marchant d'un bon pas, je me demande quelquefois ce que nous aurons eu. » Il éprouvait encore, à son âge, des besoins de certitude. C'était comme un mal qui va et qui vient, qu'on ne sent pas, durant longtemps, mais qui s'annonce à nouveau, qui s'invite en vous. Je suis le rhumatisme de ton bras. Il y a longtemps que je n'étais venu te voir. Eh bien, cette fois, je m'invite pour quinze jours. Et le quinzième jour il s'en va.

De même, ce mal obscur qui est le besoin de certitude. Durant des mois (les mois de gros travail) – rien. Tout marchait bien. Irénée pouvait se dire : « Je suis guéri. » Ceux qui le voyaient pensaient : « Ce bougre d'homme, le temps n'a pas de prise sur lui. » Les temps de totale inaction (pour

autant qu'il y en a une série, ce qui est rare), Irénée ne les craignait pas; il était averti; il s'occupait, il avait soin de penser à autre chose. Il savait se défendre.

Mais voici qu'il est encore d'autres époques; ainsi, ce premier printemps qui est un tout petit enfant, à l'âge où les petits enfants posent tellement de questions et veulent connaître le pourquoi de tout, même où il n'est pas de pourquoi, ni de réponse.

Et sur ce sentier, la neuve saison marchait, trot-tait aux côtés d'Irénée, disant, de sa petite voix: « Pourquoi est-ce que l'homme ne peut rien posséder qui soit à lui? Est-ce que vraiment, jamais, jamais, tu es bien sûr, jamais, l'homme ne peut posséder rien qui soit à lui? – Ah? tu es sûr... » Non, Irénée n'en était pas sûr. Dans les rares fois où il laissait la voix venir jusqu'à lui, il était toujours tenté de répondre, il répondait toujours confusément: « Il doit bien y avoir, quelque part, quelque chose qu'on finira pas posséder. Sinon... », et il crachait au sol. Ce qui voulait dire clairement: « Ah, si vraiment rien ne nous est donné, jusqu'à la fin, je crache sur cette vie. »

Il y avait, dans les arbres, un souffle de vent très léger. Des nuages se formaient et se défaisaient ensuite en écharpes, ce qui voulait dire que, là-haut, les airs étaient bien plus violents.

Une fauvette, sans jamais voler, se faufilait parmi les ronces de l'autre année. Un rouge-gorge regarda l'homme venir et ne s'envola pas. C'est une

bestiole qui s'en vient jusqu'à vous, lorsqu'on *bûchonne* à la forêt, qui aime la compagnie de l'humain, et qui pousse de temps à autre un cri égal.

Parmi les feuilles pourrissantes, il y avait des primevères, la fleur poussée contre le sol, sans aucune tige. Irénée les regarda au passage, et d'autres souvenirs bien plus anciens lui revinrent, qui maintenant ne faisaient plus mal. Il revoyait le gamin qu'il avait été, et sa pauvre mère, quand il lui apportait la première motte de primevères serrées dans les petites mains rouges. Elle mettait la plante dans une assiette creuse, avec un peu d'eau, sur l'entablement profond de la petite fenêtre. C'était une toute petite fête, mais une fête cependant, qui revenait, chaque année, comme la Noël.

Il y a donc un moment où l'on a si fort espéré la joie, qu'un rien vous est joie. À peine après avoir appris à marcher, on apprenait aussi que la primevère n'a pas de parfum, mais sent bon la terre, la terre folle du printemps qui revient. Et puis, ceux qu'on aimait nous quittent. Ils ont gagné leur repos. Ils s'en vont, dans cette terre qui sent si bon.

Pendant toute une vie, ils ont peiné. Ils en ont attrapé des mains qui ne s'ouvrent ni ne se ferment plus tout à fait, comme des charnières faussées, forcées. Ils en ont attrapé des dos qui ne se courbent ni ne se relèvent. Leurs yeux ne pleurent plus, et cependant une lente larme est au bord. Il y a un pauvre rire dans leur face, un rire involontaire. On ne sait plus très bien, à les voir, si vivre est seulement ridicule, ou si vivre a sa grandeur. Et de tout leur ouvrage, il ne reste pas trace.

Ils vous passent, de la main à la main, la vigne et le sécateur pour tailler la vigne, le mulet, les grands fûts, la maison du vignoble.

Ils vous passent l'acte qui vous donne un pan de forêt, ils vous donnent la hache pour y *bûchonner* votre bois de feu... Alors, après avoir voulu être propriétaire, on comprend brusquement qu'ils vous auront surtout cédé la tâche qui fut la leur, leur place devant le travail, et qu'il va falloir pomper durant toute une vie, dans ce navire qui fait eau. Il y a que vivre est une cadence, une cadence monotone. Nos petits moulins sur les rivières font aussi ce bruit de clouer, de clouer dans le vide.

Irénée dépassa quelques arbres qui poussaient une pointe jusqu'au sentier, des arbres venus bien avant de la forêt, et comme assurés de son appui, dans leur démarche d'éclaireurs. Leurs racines pelées par le sentier avaient de grosses cicatrices calleuses. Et quand il eut dépassé ces arbres, il se trouva marcher pour quelques pas dans un souple silence. C'est qu'une terre légère et feutrée, sans cailloux, recevait les gros souliers cloutés. L'aigre petit vent avait cessé. La corne de forêt le faisait sauter. Déjà ce morceau de sentier était sec, et, dans un mois d'ici, ce qui paraissait terreau ne serait plus que cendre de sol, poussière ténue et profonde.

Le sentier trouva une épine de roches, et il chemina entre deux énormes feuillettes, pendant quelques mètres. Ces rochers racontent tous la même histoire. Lorsqu'ils vont jusqu'aux nuages, ils forment des sommets, des cols, des plateaux, des vallées; et quand ils n'ont que quelques hauteurs

d'homme, ils disent encore la même histoire ; ils forment encore des vallées qu'on couvrirait d'un chapeau et qui sont peut-être une grande vallée pour une fourmi ; ils abritent des buissons qui peut-être sont des forêts, ils ont des coupures profondes où, à la moindre pluie, dévalent des torrents vite dangereux pour la bête à bon Dieu, ils ont une face nord où rien ne pousse, et des pentes bien exposées où se chauffent des mouches.

Bien des fois, au cours d'une longue vie, Irénée avait retrouvé la même pensée, lorsqu'il traversait ces roches, au long du sentier : nous, et tout notre paysage, et nos montagnes, et nos vallées, c'est peut-être seulement quelques ronces, au bord d'un sentier, et quelqu'un de bien plus grand, qui a aussi ses peines, et ses soucis, lorsqu'il passe, allant à son village, se dit : « Il ferait bon être tout petit et vivre une vie toute petite, mais tranquille, dans une de ces vallées de rien du tout... » Ainsi chacun espérait un monde où l'on échappe à sa peine.

Que sait-on ? Sinon qu'un grand désir de paix nous habite. N'être plus qu'une bestiole, qu'un petit rien, mais une fois heureux. « En plus gros, en plus petit, se disait Irénée, ce sont des montagnes, ce sont des vallées, les enfants croient qu'ils seront mieux, une fois grandis et nous les envions d'être petits. Le Bondieu même a ses soucis. »

Après une plus grosse roche, il découvrit le village.

C'étaient des toits qui brillaient doucement. Un clocher de pierre les regardait venir à lui. Toutes ces

maisons s'étaient massées dans le seul endroit plat, toutes ces maisons se poussaient, semblait-il, vers une paroi de rochers, et vers une étroite coupure dans ces roches, par où descendait un torrent. Il y avait, dans ces toitures faites en lames de pierre soyeuse, une douceur un peu triste. Et ce mouvement frileux vers la grande paroi qui réverbère la chaleur du soleil, et ce mouvement craintif vers le clocher, et cette manière de se serrer l'un contre l'autre, tout cela donnait une impression de naïveté. Ces gîtes d'hommes étaient fragiles comme des ruches de paille, et gracieux comme un nid de fauvette, à peine bien pris dans un buisson de ronces. Et, après l'avoir senti très jeune, il fallait aussi le sentir très vieux, ce village ratatiné comme une petite vieille et vivant de peu, et souriant parmi ses rides.

Mais déjà, ayant trouvé un chemin *caladé*, Irénée cheminait entre les maisons. Une respiration lui soufflait au visage le chaud, puis le froid. Les maisons de pierre grise avaient toutes une voûte basse et romane, sur quoi posait une sorte de balcon. Dans ces voûtes, il y avait, selon l'humeur des gens, un banc de pierre, des fagots, du bois coupé, du désordre.

Souvent, la porte de la cave s'ouvrait au fond de la voûte; mais, toujours, un escalier de quelques marches conduisait au balcon. Au sommet des marches, il y avait un pilier large, soutenant un angle de la chambre, au-dessus. Une porte et une fenêtre, la fenêtre toujours avant la porte, et, ainsi, on entrait dans chaque maison. Mais il y avait aussi, derrière, et donnant soit sur une venelle soit sur une

esplanade à mi-hauteur, une autre porte basse. Bien au chaud, dans une voûte de cave, le mulet mangeait lentement son foin et sa pitance.

Irénée arriva sur la place, et il grimpa les quelques marches d'un perron. Il poussa une porte massive, il trouva une autre porte à sa gauche dans un couloir, et il entra ainsi dans la salle à boire. Personne n'était là. Irénée se mit auprès d'une belle petite fenêtre carrée, mais dans l'angle d'ombre.

Il y avait ici une odeur de pipe refroidie. Un grand poêle de pierre était pris dans le mur et devait se chauffer par une autre pièce. Deux portes ouvraient dans le fond, l'une couverte d'un rideau. Par-delà ce rideau, on entendait des bruits de femmes.

M^{me} Jamin allait venir, soulevant premièrement le rideau, et parlant encore à quelqu'un derrière elle, comme elle le faisait souvent. Irénée remua un pied, puis l'autre, Irénée ramena ses jambes en avant, ce qui fit un grand, un aigre bruit de clous sur le pavage. Si personne ne venait, il se raclerait la gorge. Un homme n'appelle pas. Un homme manifeste simplement sa présence. Un homme, dans une auberge, se sent un peu le roi. Il faut qu'on le devine à demi geste.

Une femme sortit du rideau. Une femme ? Une fille ?

Irénée la vit venir à lui sans avoir eu le temps de se reprendre. Et quand elle fut proche, il n'en voyait déjà plus que les yeux.

Déjà il avait demandé son cruchon de vin, déjà elle était partie le chercher, qu'il la croyait encore

ici, et qu'il en était encore à regarder ces yeux. C'étaient des yeux grands, qui paraissent tristes, et bien bordés par une paupière lourde, voluptueuse.

Et, avant qu'elle fût revenue, il s'avisa qu'il avait déjà lié dans sa mémoire bien des choses diverses, qu'il ne croyait pas avoir eu le temps de voir. Tout pouvait se résumer par les seuls yeux, mais ce souvenir permettait tous les autres. Elle avait des paupières un peu épaisses, et chaudement lourdes, qui laissaient espérer une certaine démarche ; et cette démarche, elle l'avait eue, qui lui venait d'une certaine courbe des hanches. Et cette certaine courbe des hanches, c'était, rappelée avec une certaine courbure du visage, et cet ovale un peu large – encore une fois voluptueux –, c'était l'indication retrouvée d'un cheveu entré cendré et brun, et ce cheveu, c'était la souvenance d'une certaine calotte, d'un certain heureux bombement de la tête, encore voluptueux.

Ah ! Certes, il ne fallait guère de temps pour tout chambarder. « Attention, Irénée », se disait-il. Il osa même s'avouer qu'il s'avertissait bien tard. Il avait reconnu, du premier coup, toute la joie de vivre, qui vous est jetée au visage. Il connut, en quelques secondes, que c'était le pire danger. Mais déjà, aussi, battu de tout son sang qui roulait vite et retournait à la prime jeunesse, il se répondait obscurément : « C'est peut-être le pire danger, mais, aussi, c'est la plus forte joie. »

À corps perdu, il se laissa glisser, d'un bloc. Pourquoi se retenir à la pente ? Cela se fit très vite, si vite même qu'il en demeura étourdi. Que sont les

minutes ? La fille revenait. La fille posa paisiblement le cruchon et le verre. Selon la coutume, elle servit la première verrée.

« Ah ! C'est passé », se disait Irénée, c'est passé. – Comme on dirait pour un terrible malaise qu'on vient d'avoir, et presque en s'excusant. – C'est passé.

Il se disait ainsi, parce qu'il osait maintenant la regarder.

Il vit, devant lui, cette main qui tenait le cruchon, une jolie main un peu courte, avec des fossettes au départ des doigts et un léger pli au poignet. La fille avait les bras nus, comme c'est la coutume. Un bras bien en chair, et la saignée bleue.

Pour dire merci, il la regarda qui le regardait. Il revit les yeux. Il vit seulement pour la première fois le nez, un nez petit, mais avec des narines relevées, un nez retroussé et ourlé comme une oreille, et puis il vit la bouche. C'était une bouche dont la lèvre supérieure paraissait comme tirée vers le nez, par ces deux lignes si fortement marquées chez les petits enfants. Et la lèvre inférieure était grosse, naïve et drue.

Tout cela, très vite vu. Déjà, elle avait fini de verser, elle s'en retournait. Dans le temps qu'elle esquissait le geste, il vit le corsage bien empli, il prit le verre, il but, l'esprit ailleurs. Il était seul.

Il ne se défendait pas. Si jamais un ami s'était trouvé dans un cas semblable, il savait ce qu'il lui aurait dit. Il aurait traité cela sérieusement, comme un début de maladie. Il savait ce qu'on doit penser de ces choses. Il ne croyait pas qu'elles puissent arriver. Mais si même, d'aventure, il avait vu semblable

affaire, il se serait campé dans toute son expérience d'homme qui a passé le demi-siècle. Il se serait campé solidement dans toute la mesquine petite façon de vivre qu'un instinct de durée donne à l'humain, passé le temps des gestes généreux.

Tous les raisonnements, il les connaissait. Il aurait pris le compagnon par les épaules, et, comme à un malade, il aurait dit : « Toi, mon garçon, tu vis trop sérieusement, et depuis trop longtemps. Tu as besoin de femme. Oh, c'est comme pour le vin. Il faut de temps à autre une solide cuite, une soûlée de belle taille, et rien ne remet les idées en place aussi bien. »

Et si l'ami avait eu ce sourire timide, ce sourire gênant de l'homme qui n'osera jamais avouer des sentiments vrais, ce sourire qui voudrait oser dire : « Ce n'est pas de femme, que j'ai besoin, je l'aime, tu comprends. », il aurait dit : « Oui, oui. Nous avons tous cru ça, un moment ou l'autre. Tu vois où, jeunes, cela nous a conduits... »

Ici, il aurait énuméré tous les bons compagnons qui, parce qu'ils aimaient (comme il disent), se sont mariés bêtement. Et que leur est-il arrivé ? Ils sont tous renfermés, querellés, houspillés du matin au soir, ils n'ont plus le droit de rire, ils n'ont pas la permission de faire foire, ils ne peuvent pas toujours avoir un chien de chasse à leur idée, ni s'acheter un autre fusil.

Voilà ce qu'il aurait dit. Et si le compagnon est un veuf comme lui-même, il lui aurait ri au visage : « Tu l'as déjà faite, la bêtise. Alors ?... Une fois ne t'a pas corrigé ? »

Ou sinon : « Les femmes, on sait ce que c'est. Des boîtes à malices, des nids à histoires. Tu n'es pas bien comme tu es ? Tu crois que la paix, c'est rien ? Que tu retrouveras une tranquillité, à tous les tournants de la vie... Tu ne sais donc pas ce que tu gâches ? Ah ! *galavard* ! »

Et toujours, pour finir, ces histoires d'homme se terminaient de même manière : « Écoute ! Nous allons te guérir. Je verrai le Firmin, je verrai Tribbe, je verrai Lalat, je verrai Henri Pujade. Nous allons, un soir, te faire souper comme jamais une femme ne te nourrirait, garnement, et toutes ces idées s'en iront en digestion. Voilà ! Et si jamais tu résistes, eh bien même que tu dises non, c'est de femme que tu as besoin. Nous te descendrons jusqu'à Lourmes, et le patron du Café de Paris te fera manger des pigeons qui te mettront en forme, garnement. »

Irénée pensa : « C'est ainsi que j'aurais parlé. J'aurais cru que ça suffisait. » Il sourit : « Je suis bien plus malade que cela. »

Il but son verre, il s'en versa un autre, il repensait à cette petite main tenant le cruchon, tout à l'heure. Il toucha le cruchon partout, pour être sûr de poser au moins une fois ses doigts où les autres doigts avaient posé.

« Je deviens fou », se dit-il rieur. Mais c'était mieux qu'une excuse, c'était une complicité.

Il éprouva l'envie folle de passer les lèvres et la langue sur ce cruchon. Il se contenta. Il se sentait large d'épaules, il sentait son nez large ouvert, le sang passait sous les oreilles, faisant *roum, roum*, à bons coups. Il tendit les muscles des cuisses. Il

éprouvait le besoin de faire le recensement de ses forces. Il savait bien, sans se le dire, qu'une passion, c'est une tourmente terrible. Petit navire dans une tempête qui s'annonce.

Suffit-il de voir, pendant trois minutes, une fille, pour que toute une grisaille passée, des ans et des ans de vie dure s'envolent ? Pas fou, Irénée pensa : « Les malheurs anciens ne sont écartés que pour peu de temps. Ils reviendront, à leur heure, plus lourds qu'avant. » Mais, soulagé comme un malade qui vient de trouver un petit bout de lit encore frais, il se sentait heureux, aisément.

Longtemps, il hésita. Déjà privé de ses moyens, il n'osait taper le verre, cul contre table, pour appeler. La revoir. La revoir.

Il se décida. Ce fut M^{me} Jamin qui sortit du rideau. Il vit seulement que la salle était déjà sombre.

« Ah ! C'est toi Irénée. » M^{me} Jamin était son aînée d'un ou deux ans. Il commanda encore un pichet. Le vin lui parut aigre. M^{me} Jamin s'en fut jusqu'à la fenêtre. Souvent, Irénée lui causait de ses affaires. Ils étaient de vieux compagnons.

Il n'osa lui demander qui était cette inconnue, cette femme encore enfant, cette fille printanière. Il ne savait plus s'il avait rêvé. Il avait mal à la tête.

Le plus beau était déjà passé.

II

DIONISE ne soupçonna rien, premièrement ; ou plutôt, elle pensa qu'Irénée venait pour M^{me} Jamin. Jamin était parti, voici des années, et plus jamais il n'avait donné de ses nouvelles. Il arrive qu'une femme, dans ces circonstances, ne demeure pas tout à fait seule. « Encore que moi, à sa place, je laisserais bien les hommes où ils sont. »

Ainsi pensait Dionise, qui se disait encore : « je n'ai pas à juger tante Françoise ». Elle disait à M^{me} Jamin « tante Françoise », et M^{me} Jamin lui disait « Dionise » ou « ma petite Dionise », bien qu'elles fussent à peine cousines, de petit-cousinage. Dionise était bien traitée. Une bonne parole, un peu de douceur, quand ce ne serait que dans les mots, c'est déjà un réconfort ; mais, avec M^{me} Jamin, le fait d'être parentes un peu, et bien traitée en paroles, impliquait une servitude plus grande.

Dionise faisait un peu tout, le jour et la nuit. Une servante ordinaire, après dix ou douze heures, aurait protesté. Dionise ne pouvait pas. M^{me} Jamin la tirait du lit entre quatre et cinq heures : « Petite, nous ferons notre lessive presque entière, avant qu'il vienne seulement personne. » Et, de fait, sauf des cas exceptionnels, le premier client s'en venait vers onze heures. Mais de surplus, le soir, tante Françoise

disait aussi : « Tu es jeune, tu as les yeux meilleurs, la lampe de la salle est bonne... » Elle lui mettait entre les bras des raccommodages dans ces étoffes noires, et cela voulait dire aussi : « Je vais me coucher, tu coudras, tu feras la fermeture. »

Dionise n'aimait pas les hommes. Elle en vint aussi, après avoir été toute heureuse d'être recueillie, à moins aimer les femmes, si les femmes étaient toutes des tante Françoise. Il est dur d'être toute jeune, et seule. Il est dur d'apprendre, par gros morceaux, la rudesse de la vie. « Les hommes, je sais ce qu'ils sont. » Elle disait cela sans sourire, et croyant bien les connaître.

Elle se regardait, les yeux dans les yeux, au fond de son miroir, quand elle se coiffait. C'était le moment de son plus grand courage. Il y a, dans la chevelure dénouée, une sauvagerie primitive. Dionise avait alors un petit visage dans toute une masse de chevelure, tombant sur l'épaule. Elle se coiffait en court jupon et les cordons de la chemisette pas encore noués. Elle voyait aussi ses belles épaules, plus blanches sous le cheveu, et comment, à chaque grand coup de brosse, par-dessous, le bras tourne bien rond.

Elle se regardait, les yeux dans les yeux, elle avait ainsi une amie, dans son reflet, une amie qui lui faisait voir les choses en plus noir encore que nature. – Les hommes, nous les connaissons. – Ces deux filles aux bras nus, celle de la chambre et celle du miroir, étaient bien décidées à ne plus rien donner.

Donise se touchait ce beau creux, droit après la boule blanche de l'épaule elle-même : – « Ici, il

mettait des baisers » –, elle se prenait le cou à deux mains, parce qu'il avait mis des baisers partout, sous les oreilles, et jusqu'à la nuque qu'il mordillait souvent. Souvent ?

Oh ! elle se rappelait bien, maintenant, que cela n'avait pas duré plus de six semaines. Un ouvrier de batteuse, qui ne parlait pas seulement bien le français, qui mêlait à son jargon des mots de notre patois. Un homme qu'elle avait trouvé beau, deux ans plus tôt, à dix-sept ans, parce qu'il avait des bras comme des bielles, dans un petit maillot noir qui lui couvrait à peine le torse, et du poil frisé dans l'échancrure, et une denture de cannibale, et des yeux luisants, noirs comme la mûre de ronce.

Un homme qui la poussait, du plat de la main, quand elle était sortie avec, de nuit, par une lune comme un soleil, d'une main posée, à peine, entre les omoplates. Il s'appelait Jean. C'est de la même manière qu'un homme pose la main sur la croupe d'un cheval ou sur l'encolure ; une main tellement sûre, venant d'un homme tellement sûr de sa supériorité d'homme et de possesseur.

Ç'avait été deux ou trois jours où Dionise n'avait pas besoin de manger. Le pain était du pain des anges. Tout avait goût de sucre et de lait, même l'oignon. Et puis, cette main l'avait conduite, doucement, dans la direction des gerbiers. Cette main s'était refermée sur la nuque toute petite. Et Dionise marchait dans un rêve de folle joie.

Être à quelqu'un. Avoir quelqu'un à soi.

Et si beau, si fort, et qui avait encore la veste sous le bras, bien qu'il fût tard dans la soirée. Et qui

avait une peau si serrée de grain, et chaude, d'une chaleur sèche. Toujours aussi sûr, toujours aussi doux, il l'avait poussée dans la paille qui a encore son grain. Des souris grosses comme des bourdons se querellaient en poussant des cris, comme les oiseaux. La lune était haute et autour d'elle il y avait une aire immense, sans une seule étoile, un ciel presque blanc. Elle n'avait plus eu sa blouse, et la paille piquait, dans son dos. Pourquoi met-on des étoffes sur soi ? Elle avait envie de s'étirer, comme après un sommeil qui avait duré toute la vie, jusqu'à ce soir-là.

Vraiment, elle s'éveillait. Le monde prenait un sens. Elle se sentait immense, et la lune une toute petite chose, si facilement attrapable. Il s'appelait Jean, et elle se devait de dire son nom tout le temps ; il avait de la barbe qui pique, parmi la paille qui pique.

Et jusqu'à cette heure toute froide qui précède l'aube ils avaient écrasé de la paille et dérangé des souris, et soufflé par moments, très fort, dans une lutte merveilleuse.

Tant qu'elle avait pu, elle était revenue. Ils avaient couché aussi bien sur la terre, au bord des buissons, sur cette veste jamais mise, où, tout en étreignant cet homme, elle sentait, quelque part dans son dos, la dure petite masse d'un gros briquet de cuivre. Elle avait, au matin, les reins heureux mais la bouche informe, et le dedans des lèvres qui fait mal, mais pas besoin de sommeil.

Le père buvait trop pour voir ce que faisait sa fille. Elle faisait n'importe quelle cuisine pour la

petite sœur et les deux gamins. Elle comprenait toute sa chance d'être orpheline de mère.

La batteuse s'en allait toujours plus loin dans le pays, mais Jean arrivait, avec une bicyclette empruntée au hasard des étapes, et jamais de lanterne. Et puis, il n'était plus revenu.

Lorsqu'il fallut vomir le café du matin, Dionise s'éveilla, une fois encore. Ce n'était plus le monde merveilleux, ni le temps de se sentir grande, ni le temps de cacher la lune avec son bras nu, dans la paille, et délicieusement folle du poids d'un homme. Dionise fit un petit paquet. Elle n'embrassa pas les gosses.

Elle s'en fut, de nuit, et elle marcha longtemps. La lune avait été pleine une fois encore, depuis ses premières sorties, et maintenant, après avoir été noire, elle recommençait. Il faisait donc nuit toute sombre. Tous les noms de villages sonnaient dans une tête : Saint-Martin, Villaret, Cessaigues, Saint-Bonnet, Villeneuve-les-Arbres, Saint-Michel, Osioules, Castillon, Maguelone... Elle chercha la batteuse.

On lui riait au nez. Les gens montraient les *comportes* ; des charrettes pleines se suivaient, on écrasait le raisin au-dessus des cuves, toutes portes ouvertes. Pourquoi chercher une batteuse, en vendanges ? Il y avait des colles de travailleurs partout, et des fêtes, le soir, qui permettent mieux de se rencontrer.

Un vieux saisit Dionise par le bras, un vieux qui, au gros du jour, vraiment trop vieux pour faire rien, se chauffait sur un banc, dans un

hameau : « Toi, petite, tu cherches ton amoureux. » Pour une fois, Dionise perdit tout contrôle, elle pleura, sur ce banc de bois gris, des larmes larges comme des gouttes d'orage. Ensuite elle parla, et le vieux lui dit : « Ton homme, ma fille, sûrement qu'il vendange. Des beaux garçons, il en faut, pour porter les cornues... Tu ne le trouveras pas de jour, parce qu'il y a trop de cuves. Mais tu le trouveras, le soir, parce qu'il y a des fêtes, et les beaux garçons, ma petite..., ça danse, et ça passe. »

Elle disait : « Oh ! pas le mien, pas le mien. » Et le vieux n'avait plus dit le mot, préférant se taire, et peut-être par respect de cette extrême jeunesse du cœur.

Dionise avait trouvé Jean. Mais pas comme elle l'aurait voulu. Il menait le branle d'une sorte de farandole, sous quelques lanternes de charrettes suspendues aux platanes. Elle le regarda, qui ne la voyait pas. Il s'amusait d'une fille noirette et qui, sauf les espadrilles et le tablier jupe, ne devait pas avoir grand-chose sur le corps. Il s'amusait d'une autre fille, une grande, qui avait l'air d'une furie sale.

Et tout ce monde qui avait cueilli le raisin, qui l'avait porté, qui l'avait foulé, qui avait senti sur la nuque le soleil encore chaud de septembre, et qui avait bu, et chanté, et crié, tout ce monde, au soir, prenait des airs de nègres ivres ; une bestialité d'ivrognes flottait sur les vendangeurs ; les femmes étaient les plus atteintes.

Dionise aurait aimé s'en aller sans plus parler à cet homme : « Est-ce que je vais devoir vivre avec ? »

Elle pensait encore : « Il sera comme le père. » Elle qui l'avait trouvé si beau, justement parce qu'il n'était pas ivre, le soir, sauf de cette ivresse lucide du désir !

Mais il y avait ce déjeuner qui ne passe jamais, le matin, et qu'il faut vomir, pendant un mois. Elle demanda, d'inconnu en inconnu, où elle pourrait trouver Jean tranquillement. Un maigre petit bonhomme, mais qui avait de l'humanité derrière ses grosses lunettes, s'en alla jusqu'au milieu de la criallerie. Il dit un mot, dans l'oreille de l'homme, et Jean s'en vint, dans l'ombre des chars qui sentaient la vinasse, et qu'on laissait sur la place, pour la nuit. Il avait l'air ennuyé et une voix qui le trahissait, malgré l'ombre : « Ah ! c'est toi... », dit-il. Il dut calculer qu'elle venait de bien loin, ayant rôdé une semaine avant de le trouver. Et il y en avait trois qu'il ne l'avait plus vue.

Elle dit : « Tu m'as fait un petit » – « Diable... », dit-il se grattant. Elle avait un tas de choses tendres à dire, plutôt que des reproches. « Je t'ai cherché, je voulais te voir, pourquoi ne venais-tu plus ? » – « Le travail », dit-il mollement.

Mais il pensait à autre chose. Il y avait ce premier mot : « tu m'as fait un petit ». Après l'avoir laissée parler sans l'écouter, il reprit : « Il y a des femmes qui font passer cela, tu sais... » D'entendre ces choses, elle s'assit sur une cornue retournée ; les jambes lui manquaient. Elle pleurait à sanglots, comme les enfants. Il posa sa main sur l'épaule, mais la force douce n'y était plus. Ce n'était plus qu'une main d'homme sur l'épaule d'un autre être humain.

Les distances s'étaient retrouvées et ne se perdraient plus. « Pourquoi tu pleures ? Tu crois que cela te fera mal ? non ? Ce sont des femmes qui savent faire. »

Il était honnête, à sa manière. Il s'en alla sans même qu'elle s'en rendît compte, tant elle était étourdie, et il revint, ayant emprunté à son patron de vendange, sur sa paie. Il glissa la main dans ce corsage, avec peine, parce que Dionise avait encore des vêtements de fillette, un tout petit décolleté. Il sentit la douceur des seins, avec indifférence, et il laissa un petit paquet, des coupures d'argent, pliées.

« Mais je ne veux pas », dit Dionise. « Tu en auras besoin, dit-il, croyant qu'elle parlait d'argent, ces femmes se font payer, et bien. » Elle reprit son idée : « Je ne veux pas ; je veux que tu restes avec moi, je veux ce petit que tu m'as fait... » Alors, d'une voix neutre, sans même de colère, il répondit : « Prouve-le. »

Elle s'était levée, elle criait, mais pas fort, elle criait sans oser crier : « Tu sais bien. Nous étions ensemble, toujours, presque toutes les nuits, il y a un mois. »

Il dit, de sa voix égale : « Oui, dehors, dans la paille des gerbiers, derrière les haies, dans les buissons... toujours bien seuls, tu comprends ? »

Elle comprenait. Elle commençait de comprendre. Elle se défendit, de toute sa prime jeunesse : « J'étais fille, tu sais... je t'aime tant, je t'aime tant. »

« Oui, dit-il, toujours avec son drôle de langage (mais il parvenait à s'exprimer cependant avec bien

des nuances), si toutes les filles vierges il fallait épouser... » Elle répétait : « Je t'aime tant. »

Il eut un geste d'impuissance dans la nuit, qu'elle devina. Cela voulait dire : aimer, aimer tant, est-ce une raison ? Cela voulait dire : nous avons tous aimé cruellement, nous avons tous cru en périr. C'est une leçon qu'on doit apprendre une fois ; tu es en train de l'apprendre. Moi, je n'y puis rien.

Il dit, pensif : « Tu verras... ça s'arrange. »

Et comme elle pleurait d'épuisement, il l'avait quittée là.

Depuis, elle avait vu que « ça s'arrange ». Elle avait bien dû découvrir l'argent, entre ses seins. Elle avait bien dû trouver, dans une ville bien plus grande que Lourmes – qu'elle avait cru être jusqu'alors une si grande ville – l'une de ces femmes dont parlait Jean. Et la femme l'avait gardée chez elle. Une femme pas plus mauvaise qu'une autre, avec de la moustache aux deux coins des lèvres, des grains de beauté, et des yeux qui devinaient les histoires les plus cachées. – « Toi, ma petite, toi au moins, tu viens à temps. Tu ne me compliques pas la tâche. » – Mais, même qu'elle fût gentille, Dionise n'avait pu l'aimer.

C'était une femme qui fait penser à ce monde qu'on découvre en retournant les grosses pierres : il y a, dessous, des herbes blanches, des cloportes encore plus plats que les autres et presque transparents, et des chemins de bêtes souterraines, qui aiment l'humide et le pourri. Une femme près de ses sous, et, tout en même temps, bonne à sa manière. Qui s'était

fait raconter tout : oh ! pas l'histoire du garçon. Elle disait, aussi, elle : « Les hommes, je les connais. Ils demeurent gamins toute leur vie. Vicieux comme des larves, gros semble-t-il, mais qui ont peur des responsabilités. Mettent les filles dans l'embarras et se sauvent comme des maraudeurs. Et quand ils ont trouvé la brave femme qui travaillera pour eux, ils se mettent à boire. »

Elle disait encore : « Ça t'apprendra à les croire. » Elle disait encore des choses qui gênent. Elle regardait Dionise, elle lui prenait le menton dans sa main froide : « Toi, ma petite, c'est le moment qu'une femme te parle. Tu n'as pas eu de mère. Et ta mère aurait été aussi bête qu'une autre. Avec ce menton-là, ce visage d'ange, dis-le tout net : tu as la cuisse qui te démange. Eh bien, ma petite, c'est ton malheur. Tu aimes les hommes et celui-là ne t'a pas guérie des autres. Maintenant, ne leur donne plus rien. C'est ainsi encore que tu en feras façon. »

Elle s'était donc fait raconter tout ; tout ce qui n'a pas encore son sens et sa place, pour une jeunesse : le pays, la situation de Dionise, la parenté. Un jour, quand tout était fini de longtemps, mais Dionise avait encore travaillé pour cette femme pendant des mois, en plus de l'argent donné, la vieille avait dit : « Je serais toi, j'irais chez cette petite cousine que tu me dis posséder, à Pourveyrolles. Elle tient café, elle te prendra, pour ta mine. Tu n'as pas l'âge encore de comprendre : il faut compter peu et beaucoup sur la famille. La famille, c'est plus chien que les autres humains ; mais on le sait d'entrée de jeu, et ça sauve. »

Dionise donc était venue. Le malheur, c'est que M^{me} Jamin était curieuse, et qu'elle appelait cela de la prudence. Elle avait dit : « Tu me tombes du ciel, je veux bien. Mais par où as-tu passé pour arriver jusqu'ici, c'est ce que je dois savoir. »

Il avait fallu raconter Jean, le café qui ne passait plus, et la faiseuse d'anges. Une fille plus âgée n'aurait rien conté qui fût vrai. M^{me} Jamin n'était pas mauvaise. Elle pensa : « C'est une gamine. Qui, bien sûr, en sait trop long. » Elle n'apprécia ni la franchise ni la candeur. Elle compta que cet aveu mettait la petite dans de bonnes conditions pour être docile. « Elle fera ce que je veux, et, comme c'est elle qui est venue me demander, je n'ai pas à la payer. Juste une pièce de temps à autre, pour montrer que je suis brave. »

Et puis, la petite avait si fort exprimé son dégoût des hommes. Avec un joli visage, elle attirerait. Les hommes viennent plus volontiers à l'auberge s'ils savent qu'il y a une jolie fille pour servir. Ils ne paient pas le vin moins cher, mais ils pensent avoir ainsi une sorte de prime.

M^{me} Jamin calculait tout, comme une femme vieillie. « La petite ne s'y refrottera plus. Elle connaissait maintenant les risques. Ils s'échaufferont le sang et la tête. Et puis, je suis là, je surveille. Mais cela m'étonnerait qu'elle se laisse repincer. »

M^{me} Jamin n'était pas mauvaise. Même elle pensait, avec cette solidarité des femmes quand les hommes leur ont joué des tours : « Ah ! si j'avais su ce que cette petite sait, à dix-neuf ans, Jamin ne m'aurait pas eue. »

Pour elle, tous les hommes étaient pendants, que ce fussent des aventures de paille et de buissons, comme cette petite, ou que ce fussent des mariages, avec l'assentiment des familles, et le large lit de ménage, sans folie et sans étoiles.

Irénée avait pour lui de n'être pas un homme. Jamais M^{me} Jamin ne pensait à lui comme à un « homme ». Lui, c'était un petit garçon qui vieillissait, mais qu'elle avait connu avec le pantalon à taille des garnements, quand elle avait elle-même son premier chignon de gamine de huit ans. Irénée, c'était Irénée, sans plus. Et c'était déjà beaucoup.

Peut-être, en faisant effort, M^{me} Jamin pouvait-elle penser, si le besoin s'en faisait sentir, à cet homme qui habitait à vingt minutes de marche comme on pense à un homme. Il avait un train pas mauvais, il avait eu un ménage, dans les temps. Et là encore!... Elle se prenait à sourire. Ah! celui-là n'était pas un vaurien comme les autres, mais c'était pire: il avait été ridicule. Irénée et son ménage. Le ménage d'Irénée. Le sourire de M^{me} Jamin était vague, mais c'était un sourire de revanche. Lorsqu'une femme se mettait en devoir de faire marcher un homme, quel succès. Mais pourquoi ces histoires arrivaient-elles à des gaillards qui sont braves?

Le sens de la justice existe en chacun. M^{me} Jamin aurait été heureuse de voir certains hommes qu'elle avait connus se faire rouler par une femme. Charavel, par exemple, et sa tête crépue toujours portée très en arrière, comme un défi. Certains hommes comme Gaston Fayolles se faisant duper à leur nez et

à leur barbe par un bout de femme qui les eût conduits au ridicule comme avec boucle dans le nez... Mais hélas : les Charavel, les Gaston Fayolles, justement, c'est eux qui s'amusaient de la crédulité et du bon cœur de certaines femmes. Après quoi, bonsoir. Toujours, la même farce, et toujours la même conclusion. Des gaillards qui s'amuse et qui laissent à d'autres le soin de ramasser les morceaux brisés.

Pas moins, M^{me} Jamin pensait à Irénée comme à un bon petit. Cependant, Irénée était un large gaillard, avec des jambes interminables et des épaules qui pouvaient presque toucher aux deux montants de porte. Lui l'avait eue, cette petite dégourdie. Il l'avait ramenée de loin, du plateau de l'Escrinac, avec son chignon noir plein d'épingles, et son châle en pointe qui lui allait presque aux talons. Un petit bout de bonne femme mignonne, noire, vive comme une fauvette, et des yeux immenses, et la bouche rouge, et des dents petites... Et puis, le temps avait passé.

Combien de fois, en quelques années, il avait fallu rouvrir la porte de derrière (le commerce c'est le commerce, on ne peut être toujours délicat), parce que Gaston Fayolles tapait au volet avec un bruit dur et mou, qui était directement sa bourse contre la planche. Et il avait sous son bras, tapie comme un furet, la petite femme d'Irénée, qui faisait des yeux timides, mais qui buvait du meilleur, devant un feu, dans la chambre du haut. Et même, quand elle avait été tout à fait apprivoisée, Gaston avait fait venir des fanfreluches, et elle ne craignait pas de changer de

vêtements, comme une fille folle de son corps ; et lorsqu'ils étaient loin, M^{me} Jamin s'en allait ranger seule cette chambre qui sentait les liqueurs et la poudre, et elle sortait de la chiffonnière des corps de jupe froufrounants qu'elle tenait à deux mains étendues.

Personne ne la voyant, elle n'affectait plus le mépris. Une sorte d'envie rieuse était dans ses yeux. Elle trouvait des bas fins, des jarretières à petits bouquets, et des épingles partout, sur le tapis, dans le lit, et un lit à ne pas oser le regarder, parce que les oreillers étaient partout sauf à la tête du lit.

Cela, ç'avait été ce qu'elle avait pu savoir, au sûr, puisque tout se passait chez elle. Mais on avait dit, chuchoté, sous-entendu, que la femme d'Irénée avait été vue entrant dans une voiture à Lourmes, une fois. Et un braconnier prétendait à voix très basse l'avoir reconnue, en croupe d'un cheval certainement monté par M. de Chaylas, et qui revenait à toute bride de son vide-bouteille, un pavillon de chasse qu'il avait, au bois de Lestourné. Et Charavel, une seule fois, avait glissé un mot de ridicule, non pour Irénée, mais pour Gaston Fayolles.

Que faisait Irénée, quand sa petite femme courrait comme la lune sous les nuages ? Il dormait ? Un homme qui dort n'est pas si bête que de ne pas sentir sa femme se sauver d'auprès de lui. Irénée piégeait beaucoup. Souvent, il passait la nuit presque entière à battre le buisson, silencieusement. Mais cela n'aurait pas suffi.

C'est dans ce temps-là qu'il s'était plaint à sa vieille amie Jamin d'avoir quelquefois des sommeils

durs à ne pas entendre venir le Dernier Jugement, s'il sonnait. Tout se retrouve ! Et puis, il y avait eu, on n'avait jamais bien su quoi, mais beaucoup de larmes. Irénée pleurait. Sa petite femme pleurait. Ils étaient plus tendrement amoureux que jamais, et, à peu de temps de là, peut-être l'avait-elle voulu accompagner dans sa broussaille, par crainte de retomber en tentation, elle avait pris un mauvais froid, et elle avait été morte en rien de temps, comme un passereau.

Maintenant, après des années et des années (le temps d'élever presque un enfant), Irénée se mettait à venir plus souvent. M^{me} Jamin ne vit pas aussitôt de quoi il retournait. Il commença par venir boire un peu plus volontiers, l'après-midi. Il était amusant. Il commandait le plus petit pichet. Au bout d'un moment, il appelait pour le renouveler. Jusqu'à trois fois. Ce manège était enfantin. M^{me} Jamin, une fois qu'elle vint le servir elle-même, non sans raison lui dit : « Prends le demi-pot d'un coup, tu fais revenir la petite tous les quarts d'heure. »

Dionise qui entendit, par-delà le rideau, en éprouva un petit choc. « Tu fais revenir la petite tous les quarts d'heure. » C'était bien cela. Elle crut que M^{me} Jamin lui en parlerait. La tante Françoise était peut-être jalouse ? Dionise craignait de s'en retourner sur les chemins.

Elle avait senti que M^{me} Jamin l'aimait, à sa mode ; et puis, dans cette auberge, M^{me} Jamin la protégeait, l'aguerrissait contre la vie. Les hommes disent volontiers une sottise. Une petite. Pour voir. Pour essayer. Timidement. La tante Françoise se

retournait d'un bloc : « As-tu pas honte, Gustave ? une enfant, donc ! » L'homme plongeait le nez dans son verre.

Quelquefois, un sournois fait son coup en douce. Un homme osé, Tribbe, Gentillon, Étienne Pascal ; ils ont un regard pas droit, et pendant qu'on verse, ils passent une main lente derrière votre dos, bas. Ils veulent remonter la jupe, ils entendraient passer la main dessous. Une fois, deux, Dionise poussa un petit cri qui fit venir M^{me} Jamin. Puis, pour éviter les histoires, elle s'habitua bien vite à prendre garde seule, et à ne plus crier, même si l'homme arrivait jusque sous la jupe.

C'est un dur métier que d'être fille. Les hommes vous aiment et vous détestent. Ils veulent de vous quelque chose qui est trop simple, qui est trop peu. Ils veulent de vous quelque chose de tellement simplifié qu'ils vous dégoûteraient à jamais des caresses. Ils sont visqueux et timides et collants, tout à la fois. Et si M^{me} Jamin a à intervenir, ils deviennent sournois, on les sent brutes et vindicatifs.

Mais Irénée... Irénée était bien celui qui fait revenir la petite trois fois pour une. Pendant quinze jours, il disparut entièrement. Dionise s'en aperçut, qui se défendait bien d'avoir le moindre intérêt pour lui. Mais ce regard tranquille qui appuyait sur elle, chaudement et pas malhonnête tout à la fois, ce regard qui la gênait non par son insistance mais par sa qualité, ce regard, qui avait brûlé si souvent dans ce coin sombre, somme la claire flamme d'un petit cierge, ce regard lui manqua. Il était allé tailler, dans le bas. Le travail commande, sans répit.

Puis il revint, et M^{me} Jamin lui dit: « Cette année, tu as eu vite fait, Irénée. » Elle le retint à souper. Il causa: la vigne était bonne. On aurait belle récolte, si le ciel ne lançait pas trop de diverses malices. Il évaluait son vignoble, comme s'il le découvrirait. M^{me} Jamin se disait: « Comme il se fait vieux, ce gamin d'homme, puisqu'il se met à ressasser ses biens. »

Mais Dionise comprit, ce soir-là, qu'il exposait naïvement sa cause. Ce grand gaillard ne pensait pas dire: « Veux-tu de moi ? » Mais peut-être, en disant qu'il était possesseur d'un beau bien au soleil, il oserait, maladroitement, dire: « Me veux-tu, en même temps que mes vignes ? »

Elle devina aussi, parce qu'elle était jeune et meurtrie, et qu'elle savait ce que veut dire « penser à un autre être », elle devina que, tous ces jours où il s'était penché sur des souches, il avait préparé, il avait figolé, il avait recommencé cent fois un petit discours qui revenait à elle: « Veux-tu de mes vignes, elles sont bonnes. Elles sont de rapport. Comprends-tu ? »

Elle comprenait par avance, mais cela ne lui était de rien.